Document generated on 04/20/2024 3:49 a.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Commentaires

Number 7, Fall 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1636ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(1982). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche*, (7), 16–20.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

commentaires

LA NOBLE MAISON,
James Clavell
Libre Expression, 1982

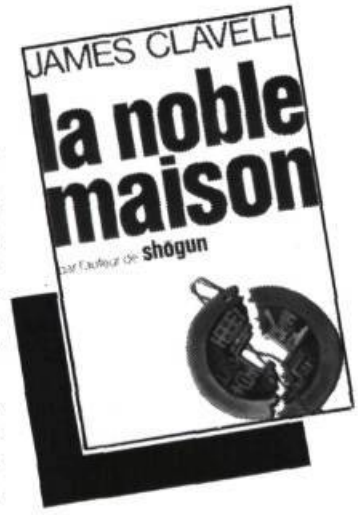
Ian Dunross a succédé cent ans plus tard à Dirk Struan, le tai-pan de Hong-Kong. Le monde a bien changé. Les pirates de naguère sont devenus des hommes d'affaires contrôlant la porte de la Chine, l'import-export de l'Orient millénaire.

On assiste dans ce livre au dernier carré de résistance de l'Empire Britannique, à l'obligation de partager avec d'autres consortiums internationaux les clés de ladite porte. La Noble Maison, gardienne de ses traditions, sait mieux se garder de ses ennemis que de ses amis...

La Noble Maison est donc un roman-maillon écrit vingt ans après par James Clavell afin de boucler l'une des péripéties de sa comédie humaine de l'Orient. Certains pourraient n'y voir qu'un roman à suspense, puisque l'auteur n'a pas su se rapprocher trop près de notre actualité où l'on voit Margaret Thatcher renégocier le bail de Hong-Kong qui échoit en 1997. Il s'agit plutôt de l'introduction à cette époque même et de la mise en place de nouveaux personnages qui, étoffant leurs rôles, ne pourront jouer plus tard que ce que l'histoire commande.

Je vois déjà James Clavell à l'écoute du matérialisme historique chinois comme saint Jean l'Évangéliste, saint Mathieu, saint Marc ou saint Luc devant les diktats des archanges divins. L'Histoire, maternelle, tient la main de l'écrivain-apprenti? Attention tout de même à la désinformation!

Obélix



L'HÔTEL NEW HAMPSHIRE
John Irving
Seuil, 1982

L'Hôtel New Hampshire, ce n'est pas *Le monde selon Garp*. C'est malheureusement l'impression qu'on a. Du déjà vu. Pourtant Irving a créé des personnages attachants, fascinants, surprenants (l'ours par exemple); fantaisie et imagination se bousculent et bien sûr, toujours présente, cette vision particulièrement intéressante d'une Amérique. Alors? Qu'est-ce qui ne va pas? Difficile à définir mais il y a un malaise: on ne pense pas à *L'Hôtel New Hampshire* quand on le lit mais à John Irving, et à son style. Certes, c'est son style à Irving qui m'a étonnée dans *Le monde selon Garp*, mais on ne peut pas être étonnée deux fois par la même chose et quand je lis Flaubert, je ne pense pas à Gustave mais à Emma Bovary.

Chrystine Brouillet

POÈME DU SUD
Luis Mizón
Gallimard, 1982

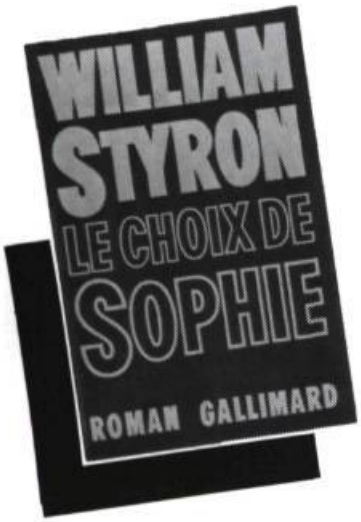
La publication récente du *Poème du Sud*, de Luis Mizón, constitue une heureuse exception. Le lecteur inattentif pourrait en effet croire qu'il n'a existé qu'un seul poète en Amérique du Sud au cours du dernier quart de siècle, puisqu'on s'est acharné à traduire l'oeuvre, importante, il est vrai, de Pablo Neruda. Mais est-elle suffisamment importante pour que toutes les autres entreprises soient ainsi occultées? Parmi les seuls poètes chiliens, l'oeuvre de Vincente Huidobro, celle de Gabriela Mistral, celle d'Enrique Lihn, après avoir paru en France, sont devenues presque introuvables, bien que les éditions Champ Libre aient repris au cours des dernières années les manifestes du premier, dont les Français ne semblent pas vouloir reconnaître l'importance dans leur propre poésie.

Ce long préambule voulait souligner un manque: un continent qui produit d'aussi formidables romanciers a bien dû, doit bien, produire de tout aussi formidables poètes. Une lecture, même superficielle, de l'ouvrage de Mizón suffit à comprendre que tel est bien le cas. Celui-ci, à 40 ans, vit en exil à Paris. À cause de la situation politique qui prévaut dans son pays d'origine, on imagine qu'il n'y remettra pas les pieds de sitôt. Ses poèmes, sans qu'il y soit fait allusion à son exil, en témoignent par la précision des détails, la fulgurance des images. L'accessoire s'y estompe au profit de l'essentiel. La mémoire ne saurait être plus douloureuse.

Outre le long poème en cinq parties qui donne son titre à l'ensemble, le recueil de Mizón contient deux suites écrites antérieurement: *Terre prochaine* et *L'arbre*. Celles-ci sont traduites par Roger Caillois, tandis que le corps du texte l'est par Claude Couffon. Le texte espagnol, en regard de la traduction, permettra à ceux qui lisent cette langue de s'imprégner de l'original et de retraduire à leur façon les poèmes. Notons qu'il s'agit ici d'une édition originale, tant pour les poèmes eux-mêmes que pour leurs traductions, du moins en volume.

Michel Beaulieu

commentaires



LE CHOIX DE SOPHIE
William Styron
Gallimard, 1981

Le choix de Sophie? Décider de la vie ou de la mort. La sienne, celle de ses enfants et peut-être des Juifs et des Polonais qui connurent quelques secondes ou quelques mois Auschwitz avant Birkenau.

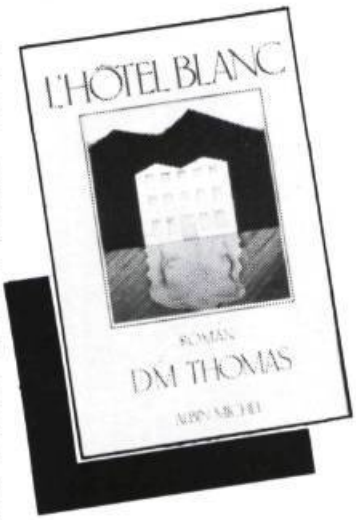
Birkenau, le camp d'extermination, les chambres à gaz qui fonctionnaient à plein temps. Si Sophie échappa à cette cité de la mort, elle n'échappa point à Auschwitz, le bagne nazi.

Et c'est ce qu'elle raconte à Stingo: l'Enfer.

Stingo, qui a 22 ans en 1947, qui ne connaît ni la vie, ni l'amour, ni la mort et qui fera son éducation à travers cette Polonaise écorchée, belle, aussi belle qu'Irma Griese qui fit pourtant exécuter des millions de Juifs. C'est la narration de cet apprentissage d'un petit gars du Sud des États-Unis, conjuguée au récit que donne Sophie de son passé avec l'Histoire, de son présent avec Nathan, jeune Juif brillant et fou, qui tissent la trame du roman de W. Styron.

Roman autobiographique où s'enlacent et se déchirent, se croisent, se blessent et se confondent des questions existentielles: le Mal, Dieu (Où était Dieu dis-moi à Auschwitz? Réponse: Mais où était l'homme?), le puritanisme, la communication, l'innocence et la décadence, la sexualité et la douleur. Ronde démente de questions sans solution. Pourtant... vouloir croire et vouloir sauver, non le monde parce que c'est trop mais quelques êtres, vouloir changer la réalité comme on peut le désirer à 20 ans, Stingo s'y obstine. Il s'entête à aimer Sophie et à devenir écrivain. Et il réussira: Styron a écrit un livre d'une remarquable densité où foisonnent des inventions littéraires capitales; un texte dominé par la chaleur, la volupté brûlante propre aux oeuvres de Faulkner, Cadwell et Williams. Un roman très romantique, parfois agaçant par ce côté-là justement mais d'une étincelante richesse.

Chrystine Brouillet



L'HÔTEL BLANC
D.M. Thomas
Albin Michel, 1982

Je ne peux pas avoir les compétences littéraires pour analyser *L'hôtel blanc*: je suis trop jeune. Je ne peux que l'aimer et le raconter. Je suis certaine toutefois qu'il s'agit d'un chef-d'oeuvre.

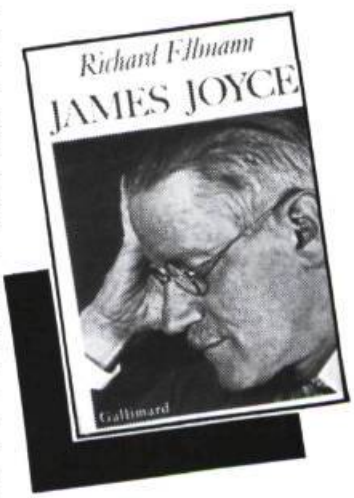
On a dit: chef-d'oeuvre de virtuosité poétique. Je précise: maîtrise parfaite du verbe, imagination bouleversante et suprême intériorité.

Par les fantasmes très violents d'une jeune femme, Anna, qui prétend avoir eu une relation amoureuse avec le fils de Freud et qui s'adresse à ce dernier pour la guérir de ses tourments psychiques, le lecteur pénètre au coeur du mythe de la psychanalyse. Psychanalyse... ce sujet qui soulève toujours de vives discussions est traité dans le roman de Thomas avec/par l'émotion et non scientifiquement, car l'auteur réinvente Freud en lui donnant une dimension nouvelle, en l'humanisant. Freud est plus qu'une institution, il est de chair. Comme tous les personnages de l'oeuvre. Oui, l'oeuvre est charnelle, érotique: la qualité des images est d'une rare puissance évocatrice. Se superpose à la chronique d'Anna l'Histoire. L'histoire du siècle: l'Holocauste. Anna aura vécu les plus grandes aventures de son époque: l'avènement de la psychanalyse et le génocide dans des villes de rêve et de cauchemar: Vienne, Kiev, Berlin, Milan puisqu'elle était cantatrice. Et amoureuse d'un homme qui aimait les femmes qui comprenaient le Liebestod et Boris Godounov.

Une correspondance en étoile entre Freud, Anna, leurs contemporains et leurs amis respectifs se fond dans le récit de cette femme attachante et y crée une dimension de réalité. Cette réalité-là exacerbe la fiction qui auréole *L'Hôtel blanc*, entraînant le lecteur dans le ventre de la Pensée. On retourne à l'origine du monde, de notre coeur et de notre corps, on se découvre sensuel dans notre tête. Ce qui n'est pas toujours évident.

L'Hôtel blanc est le roman le plus émouvant que j'ai eu le bonheur de découvrir depuis au moins des siècles. On ne le fait lire qu'à des gens qu'on aime profondément.

Chrystine Brouillet



JAMES JOYCE
Richard Ellmann
Gallimard, 1982

Il y a cent ans naissait Joyce. Un être d'écoute, d'écoute de la vie qui bat. Un être de désir, un être à connaître absolument, un artiste se jugeant perpétuellement lui-même. Un petit homme vivant sur l'excitation des événements. Un poète

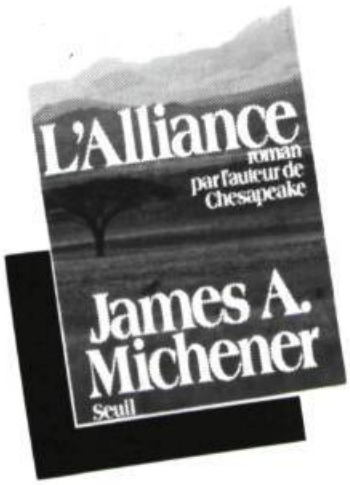
buvant la vie qui l'entoure avec l'habitude de dénicher des détails. Un être qui chaque jour avait un problème ou une solution à commenter. Merveilleux Joyce qui malgré la douleur et la cécité intermittente travaillait avec une passion obstinée. Son génie était un piège dont il ne désirait pas se libérer. Nous n'avons pas fini d'apprendre à être les contemporains de James Joyce. Le petit homme maigre, ironique, sarcastique, humoristique, vigilant et cinglant. Celui qui nous a appris les fondements de notre littérature moderne. Un des premiers à faire d'un être banal tiré de la vie de tous les jours un héros.

Comment se fait-il qu'on oublie si souvent que le nouveau prend racine dans l'ancien?

Comment se fait-il que l'on ait mis tant de temps (1959-1982) pour rééditer cette biographie magistrale et sensible?

C'est une oeuvre à lire absolument. Qu'elle demeure longtemps à votre chevet.

Yves-Érick Marier



L'ALLIANCE,
James A. Michener
Seuil, 1982

C'est fou le nombre de nations qui ont dans leurs petits papiers une légende de peuple élu. Ce concept doit probablement être un de ces éléments qui consolident les frontières et confortent les gens qui se verraient tentés par un complexe d'infériorité. Ici-même au Québec, jadis, le chanoine Groulx glosait sur ces thèmes et Arnold Toynbee, que nous n'avons pas lu, prédisait à ces Canadiens français oubliés une épopée mystique internationale. Or, chez nous, cette élection se fait attendre.

En Afrique du Sud, c'est fait! L'élection a eu lieu, confirmée par l'Ancien Testament. Vous devez connaître la sérénade: ces gens sont là depuis 300 ans, ils ont fait souche, ils ont bâti une nation. Sans oublier qu'ils font commerce de diamants et d'autres métaux précieux.

Leur cas n'est pas le nôtre. Leur commerce est mieux établi. James A. Michener vous raconte l'histoire un peu mieux que moi, forcément, puisqu'il a 872 pages pour ce faire et qu'il a une extraordinaire vision de romancier. Moi, je ne fais qu'attirer votre attention sur cette brique qui répondra, je crois bien, mieux que bien des traités et d'une manière moins fastidieuse, à tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur l'Afrique du Sud. Vous verrez que la solution n'est pas simple puisque la main de Dieu y a déjà tout embrouillé.

Obélix

MÉMOIRES D'UNE SURVIVANTE
Doris Lessing
Albin Michel, 1982

«Je ne cherche plus à adhérer à une idéologie, oh non — ce que je pense, c'est que le monde, les différentes classes de ce monde doivent commencer à agir de concert ou bien nous allons à notre perte, politiquement; il ne s'agit pas là d'une pensée idéologique mais pratique.» (1)

Dans tous les livres de Doris Lessing nous retrouvons un thème majeur: il est essentiel que l'individu s'implique dans le déroulement de ce monde s'il veut y maintenir son sentiment d'appartenance. Pour certains, cette implication se traduit par une allégeance à l'idéologie communiste; Lessing y eut recours à une époque et nous pouvons prendre connaissance de ce parcours dans sa magistrale série *Les enfants de la violence*. Cependant,

l'état d'urgence auquel nous sommes parvenus exige une action plus immédiate, quotidienne et de tous les instants. En fait, c'en est devenu une question de survie.

C'est justement d'une survivante dont il est question dans le livre qui nous préoccupe. Un livre déroutant, quelque peu obscur, un livre d'une construction inhabituelle et non pas sans défauts, mais qui demeure, une fois encore, d'une très grande force. En effet, si la plupart des livres de Lessing, malgré leur densité, se lisent facilement, il n'en est pas de même ici: on avance lentement, trop lentement, butant sur des métaphores qui semblent au départ faibles, confuses. Le premier dialogue n'apparaît qu'à la page 146; c'est dire que le monologue dure, et comme il semble manquer d'orientation, notre lecture devient impatiente.

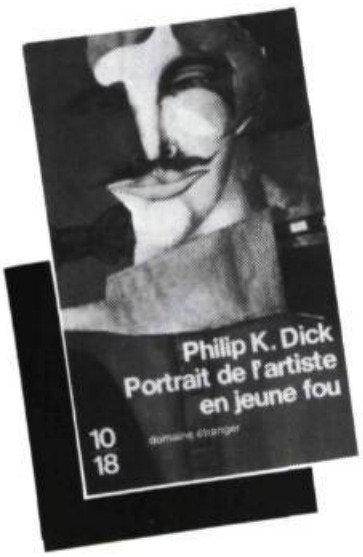
Cependant la pensée de l'auteure manifeste au fil des pages de plus en plus de cohérence, d'intelligence; elle en vient à surprendre, à saisir. Tout à coup nous voici agrippés, secoués, alertés et nous devons bien lui concéder qu'elle a raison.

Car *Mémoires d'une survivante*, c'est précisément cela: un cri d'alarme bien envoyé. Roman d'anticipation? Si on veut, bien que ce soit tellement davantage. En tout cas, il est certain que ce texte, publié pour la première fois en 74, présente des réalités qui deviennent à grands pas les nôtres. Et qu'il faudra bien réagir un de ces jours, bientôt, si on ne veut pas se retrouver dans une planète en état de panique totale. À lire les actualités, c'est bien parti...

Suzanne Brunette

(1) Magazine littéraire, no 177, oct. 81, numéro spécial sur les romancières anglaises.

commentaires



PORTRAIT DE L'ARTISTE EN JEUNE FOU
Philip K. Dick
Coll. 10/18, n° 1492, 1982

Philip Dick est connu comme un très grand écrivain, tout en faisant de la science-fiction (phrase qu'on ajoute pour les snobs qui font la différence entre la SF et la vraie (?) littérature). Voilà qu'on publie des oeuvres inédites qu'il n'a pas écrites pour les circuits SF, des «romans classiques expérimentaux» comme il le dit lui-même. Comme Dick est mort l'année dernière, il est à prévoir qu'on aura droit à quelques fonds de tiroir: ne nous plaignons pas, *Portrait de l'artiste* est un texte excellent, écrit en 1959, publié pour la première fois en 1975, traduit en 1978 chez Robert Laffont sous le titre de *Confession d'un barjo* (ne vous faites pas prendre) et repris ici avec ce nouveau titre, un peu plus juste.

Fay est forte, autoritaire et agressive, mariée à Charlie, un peu lourdaud, le gros bon sens, l'Américain typique qui envisage la réalité selon son poids financier, ce qui ne l'empêche pas de capoter complètement lorsque Fay s'entichera de Nat, ce dernier totalement subjugué, brisant son propre mariage pour vivre avec elle. Et pour démentir ce triangle il y a Jack, frère de Fay, le «jeune fou», extraordinaire observateur pour qui la réalité et l'imaginaire ne font qu'un, qui commente les événements avec naïveté et lucidité. Perçu comme fou, il est en soi le seul qui possède une logique propre.

Le roman est construit curieusement (et jamais on n'a l'impression que c'est un «procédé littéraire»): chaque chapitre présente le point de vue d'un des quatre personnages, à tour de rôle, ces chapitres s'entrecroisant pour former une mosaïque où les dialogues sont vivants et percutants et où les descriptions précises et quotidiennes accentuent encore plus le côté délirant de certaines situations.

L'analyse très fouillée que chacun des protagonistes fait de son propre comportement traduit bien les inquiétudes souterraines de l'Amérique de l'après-guerre, de l'Amérique du confort sous laquelle perce la crise (n'a-t-elle pas toujours existé?), de l'Amérique d'avant le féminisme où Charlie s'offusque de voir un homme faire le ménage et où Fay se considère comme «banale d'esprit, d'une intelligence moyenne, d'un charme limité» alors qu'en fait elle écrase tout le monde par son énergie et sa force — tout en étant plutôt psychopathe.

En construisant des échafaudages délirants, Dick ne parlait bien que de cette angoisse profonde en chacun de nous, de cette perception fausse d'une réalité environnante qu'on voudrait objective parce que son caractère hasardeux et illusoire est trop affolant à assumer. À ces «races étranges et mystérieuses» on peut donner le visage d'*E.T.* et autres gentilles bibites: c'est sécurisant. Dick, lui, savait très bien que le plus étrange on le côtoie chaque jour chez le dépanneur, sinon dans son propre miroir. Je serais porté à lui donner raison.

Paul Cauchon

QUAND TU VAS CHEZ LES FEMMES
Christiane Rochefort
Grasset, 1982

Monsieur connaît bien des avatars. À se chercher constamment une maîtresse, on se transforme en animal domestique et pourquoi pas en chien (savant?). Et les femmes ont quelques comptes à régler avec ces cabots qui se reconnaissaient mieux naguère en jeunes loups. C'est à se demander ce qui les a mordus, tous autant qu'ils sont.

Christiane Rochefort s'était égarée, dans ses dernières oeuvres (*Archaos ou le jardin étincelant*, *Les enfants d'abord*) dans l'alternative. Elle renoue dans ce roman avec cette période accidentée, cynique (tiens, les chiens encore!) de l'époque nouvelle vague du *Repos du guerrier*. Finis les personnages aux bonnes intentions, même *Printemps au Parking* est oublié.

Voici revenue l'ère littéraire des héros désoeuvrés, désabusés qui n'aspirent plus qu'au masochisme. Donc, un roman maso où les «Madame(s)» préfèrent les semelles de crêpes aux hauts talons qui les font tant souffrir sans améliorer leur point de vue. Entre sado et maso, prière de ne pas confondre.

On garde tout de même l'impression que Christiane Rochefort règle ses comptes avec l'intelligentsia parisienne qui rassemble, en ces temps de crise, un si fort contingent d'enculés.

Obélix

NOUVEAUTÉS

L'hiver du doyen
Saul Bellow
Flammarion

Savannah bay
Marguerite Duras
Éditions de Minuit

Profanations
François Rivière
Seuil

Chronique du rien
Daniel Zimmerman
Fayard

Les quatre coins du monde
Jean-Baptiste Baronian
Robert Laffont

Anonymus
Michèle Manceaux
Seuil

L'amour d'après
Maren Sell
Belfond